

JEAN MICHEL-BAIN

LIMITE 16

ADJACENT :
La Dernière Chasse de Manu

la Muse Badine

— L'antenne ! Elle tremble !

Ils ont levé la tête ; le sommet de l'antenne, une tige métallique, oscille très nettement. Dans le même temps, ils ressentent les vibrations du sol : de grands mouvements amples et réguliers, qui se communiquent aux caissons, et qui rendent impossible tout déplacement. Leurs pieds sont collés au sol, leurs bras tendus, ils sont préoccupés seulement de ne pas tomber. À chaque seconde, ils aimeraient se poser, examiner la situation, mais impossible de réfléchir avec ce grondement continu qui emplit les oreilles et secoue la cervelle. Les colons ne sont ni inquiets ni effrayés, seulement désorientés, et leur réflexion paralysée ne leur donne aucune solution, pas même une question. Bien que ne l'ayant jamais vécu, ils savent de quoi il s'agit : rien d'autre à faire qu'attendre. Un tremblement de terre, c'est donc seulement cela.

Brusquement, les vibrations s'arrêtent.

Après seulement deux secondes d'attente, les automecs repartent. La tige de l'antenne se calme peu à peu, elle en verra d'autres. Aucun bâtiment à étage, aucun matériel véritablement fragile, pas d'inquiétude.

— Et le souterrain ? dit Manu.

Par coïncidence, il se trouve à côté de Lindalue. Ils devaient se voir, discuter de sécurité. La jeune femme a changé : les grands cernes gris qui mangeaient son visage ont disparu. Elle a conservé sa mine triste, sa mise négligée, ainsi qu'une certaine sobriété dans son expression, mais elle a quitté le ton hargneux qu'elle employait une phrase sur deux. À vingt-neuf ans, c'est la doyenne, et si chacun sait qu'elle est condamnée à court terme, aucun n'ose aborder le sujet en sa présence. Comme tous les colons, elle s'est mise au travail, et son ardeur infatigable au service de la reconstruction est grandement appréciée. Elle reste la seule survivante du dernier conseil, celui d'avant le grand combat. Elle ne comprend pas toujours, mais son expérience et sa

connaissance du passé sont utiles.

Le rouge lui monte au visage.

— Le souterrain est capable de résister à une grenade, dit-elle en détournant les yeux. Un tremblement de terre, je ne sais pas. Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ?

Manu est en train de vérifier. Le sujet est important car le souterrain contient l'arsenal et les hydroponiques. S'ils veulent se protéger, et manger, les stocks et les machines doivent continuer à fonctionner. Les données ne sont pas à jour, quelques minutes sont nécessaires apparemment, mais on saura toujours qui était là. Avant le séisme.

Son interface lui montre une seule personne à proximité.

— Ranik, encore lui ! dit Manu. Quand quelque chose est louche, il est toujours dans les parages.

Lindalue, bouche crispée :

— On sait que c'est le dernier qui a côtoyé Louka vivant. Celui-ci est mort à cause de Limite16, c'est une évidence. Le cube a disparu. Ranik a disparu. Je sais que l'urgence prioritaire est de tout réorganiser, mais...

— Il est aussi vital de récupérer le cube, et Ranik pourrait nous en dire beaucoup à ce sujet...

Il se regardent en face, brièvement. Manu est militaire de formation, et chez Lindalue, la tactique est une seconde nature.

— De toutes façons, il faut vérifier l'état de la galerie. Tu prends l'entrée qui est à flanc de colline, dit Manu. S'il est encore là-dessous, il est fait comme un rat.

Le premier motomec qui passe est réquisitionné. Les deux sautent en selle et le colon qui a cédé sa place n'en croit pas ses yeux. Qui aurait cru voir ces deux-là comme larrons en foire, moins d'une semaine plus tôt ?

La jeune femme roule à tombeau ouvert. Elle croirait entendre la voix de Mona à son oreille. Et les règles sont pour tout le monde, et la vitesse au village est trop dangereuse, etc.

« Phoutrediew, pense-t-elle. Pas d'omelette sans œuf brisé ! »

Et elle met la poignée dans le coin.

Manu s'accroche comme il peut. Il serre avec ses bras le torse maigre de sa pilote, il sent ses cheveux rares qui lui chatouillent le visage, et il est intensément surpris : la vitesse est

effective, mais la brutalité du pilotage n'est qu'apparente. Chaque bosse, chaque creux est anticipé et amorti avec souplesse. La frontière du village est vite dépassée ; un virage savant, le hangar est déjà là ; un freinage ultime et Manu saute à terre, pose la main sur la plaque, et disparaît dans l'ouverture. Lindalue est déjà en route pour la colline.

À l'intérieur, seul un grand familier des lieux pourrait dire que le hangar a changé. C'est toujours un amoncellement de machines en panne qui ne servent plus que de stock ambulante pour les pièces détachées. Une lumière chiche, une odeur d'huile de vidange, un sol gris et poussiéreux.

Manu s'approche avec précaution de l'escalier. Il ne craint pas Ranik, dont il a une piètre opinion, mais il estime que le danger vient souvent de ceux que l'on néglige. Il se souvient des six colons éliminés par Louka, un guerrier insignifiant. En apparence. Et si Ranik est là, c'est sans doute pour s'approvisionner en armes, en munitions.

En l'occurrence, rien ne bouge, et il descend en silence vers la coursive.

Comme la fois d'avant, la lumière se déclenche lorsqu'il pose le pied sur le sol. Un peu plus loin, presque entièrement cachés par la courbure de la paroi, les premiers débris de l'automec détruit par Lindalue. Ne quittant pas des yeux le couloir, il progresse. De temps à autre une fissure, qui laisse perler quelques gouttes d'humidité. Rien de bien grave, juge-t-il. Du moment que les machines fonctionnent...

Il est en vue de l'арсенал, il voit la grille de titane à moitié ouverte, la cloison partiellement détruite. Il cherche dans sa poche une grenade, dont il détache le détonateur. Il extrait l'explosif, qu'il pose soigneusement derrière lui, puis il remonte l'engin, il arme, et il le balance dans le local. Si Ranik est caché, il verra la grenade et il sortira en vitesse. Un peu risqué avec tous ces explosifs, mais pas le temps de finasser.

Un sifflement, un claquement sec, le détonateur provoque un très léger souffle, sans plus de dégâts. Il jette un coup d'œil, personne.

Il se remet en route, longeant la totalité de la coursive. Il aimerait vérifier où est Ranik, mais l'interface n'est pas encore à jour. Un des effets du tremblement de terre ? Encore un problème

à élucider...

Dans les cultures hydroponiques, aucune trace, aucune dégradation. Les automecs jardiniers sont au travail, sans aucun signe de dérangement ni d'alerte.

La grande salle, vide elle aussi. Par contre, l'ouverture sur la colline est grande ouverte. Assise au sol, Lindalue. En quelques enjambées, il est près d'elle. Complètement étourdie, elle se frotte la tempe d'une main lasse. Elle balbutie :

— Piégée comme une bleue... L'ai soulagé de ses armes... Il avait une matraque... Pas méfiée.

Il examine sa blessure sommairement. Elle n'est clairement plus opérationnelle pour l'heure qui suit. Quant aux armes, disparues...

— Écoute, dit Manu. Je vais t'amener au chirurgec, et j'essaierai de retrouver ce podonok.

Le chirurgec, Lindalue commence à en prendre l'habitude. Elle est blanche, le sang a coulé, il lui faudra bien des soins intensifs.

Manu la dépose, et il repart aussitôt. Il suit la trace, un motomec poussif, disparu des inventaires on ne savait pourquoi. Ranik ne semblait aucunement préoccupé de se cacher, sa piste est presque rectiligne. Il a traversé la steppe grise, laissant de côté les collines escarpées, négligeant les chemins qui mènent aux différents lots.

Trois heures plus tard, Manu décide d'une courte pause.

Le vent souffle, une pression aérienne continue, sans rafales, ce qui est inhabituel. Depuis le séisme, aucun éclair, le jeune homme s'en rend compte seulement maintenant. Il réalise que cela ne s'est jamais produit depuis son arrivée sur Thémis 4. La chose en soi est si étrange, si déconcertante. C'est comme si un moteur céleste c'était coupé et continuait sur son erre jusqu'à la fin des temps. En levant le nez, il discerne avec peine des nuages noirs et gonflés, mais ne produisant aucune précipitation, et le bruit de l'air qui siffle à ses oreilles hurle sans fin.

Tout autour de lui, la lumière est grise, ténue, on ne distingue qu'avec peine des couleurs très brunes. Le halo lointain de l'étoile Thémis borde les reliefs d'un rouge très sombre.

Il ne comprend pas ce qui arrive : un tremblement de terre, un changement de configuration atmosphérique, il aimerait y

réfléchir mais ses pensées se brouillent. Il est parti dans le feu de l'action, sans eau, sans vivres, sans réserve de carburant, et il lui reste peu d'autonomie avant l'obligation de retour.

Il devrait normalement arrêter la chasse, ce serait du simple bon sens.

Puis il pense à Ranik. Peut-être le chaînon manquant de toute cette histoire. Le grain de sable qui a fait dérailler la colonisation.

Mépris et colère mélangés.

Il se penche, examinant la trace. « Pas de pluie pour effacer tout ça, c'est si pratique ! ». La satisfaction le rend optimiste. Il en devient presque joyeux. Il se dit que l'autre ne peut être encore bien loin. Il tend l'oreille, cherchant un moteur, et il croit l'entendre pas si loin devant, sûrement moins d'un kilomètre.

— Normal, s'écrie-t-il avec joie, pensant au moteur usé de la machine qui avait disparu. C'est simple : je le rattrape dans l'heure qui suit, je lui règle son compte et je récupère le cube. Et si je tombe en panne, les autres sont peut-être déjà en route pour me rejoindre.

Avec allégresse, il saute en selle. Une seule préoccupation, ne pas quitter la trace des yeux.

« Et s'il me tend un piège ? À sa place, je ferais une boucle, et j'attendrais au détour d'un monticule ». Mais il tient l'homme pour un moudakew. Il jurerait que sa lâcheté lui donnera toujours le dessous. L'instinct lui dit de continuer. Alors il ouvre les gaz.

Une heure plus tard, la pente s'accroît. Il distingue de temps à autre la silhouette sinistre d'un acaciaux aux trois quarts brûlé. Une fois seulement une paire d'yeux phosphorescents est apparue, une ombre rapidement évanouie. Le feugre, prudent, a battu en retraite. « Ces animaux commencent à nous connaître, se dit Manu. Ils savent que toujours le combat est à leurs dépens. »

Le plateau s'achève sur une rocaille assez élevée, infranchissable, à l'exception d'une trouée, que Manu reconnaît : Mona lui a décrit plusieurs fois cette entaille abrupte. « Canyon Vert ! » s'exclame-t-il. L'évidence devient limpide : Ranik connaît bien l'endroit, et c'est lui qui avait laissé Mona pour morte, un peu plus bas, dans le lit du torrent à sec.

— Il s'agit d'être prudent, grommelle-t-il entre ses dents.

Il pense à Lindalue, une intuitive brillante pour le combat rapproché, et que Ranik a mis hors service avec une simple

matraque.

Toujours pas le moindre orage, et toujours ce vent régulier et chargé d'humidité. Il décide de sacrifier un quart d'heure à la prudence, et à cent mètres de la trouée, il laisse son motomec.

Il s'allonge au sol et se met à ramper. Il a toujours été doué pour ce genre d'exercice, surprenant ses formateurs par ses records. Les derniers mètres, il ralentit. Il ne sert pas à grand-chose d'écouter ou de guetter, alors, le cœur battant, il tente un bluff. Se redressant à moitié, il interrompt le mouvement brutalement et s'abrite derrière un rocher.

Rien. « S'il était là, il aurait tiré, l'occasion était trop belle ».

Il guette encore un court instant, puis il rebrousse chemin. Il va récupérer son engin, et passer en force, l'arme à la main, confiant dans sa capacité de réaction.

Un léger retour en arrière, puis il prend de l'élan dans la montée, le pèhème brandi droit devant. Au moment de passer le seuil de la trouée, il se couche sur le guidon. L'engin bondit, les roues quittent le sol. Derrière, c'est le torrent. Bruyant, certes, mais avec le vent, on n'entendait rien. Le motomec, continuant sur sa lancée, plonge dans le flot boueux. Une grande gerbe d'eau, une explosion liquide, un naufrage immédiat. Pas le moindre Ranik, Manu a eu le temps de s'en assurer, mais une machine qui s'échoue dix mètres plus loin, et par trois mètres de fond.

Manu est déjà loin en aval, ballotté entre les rochers, qu'il évite par miracle. Il sait qu'il n'a aucune chance de récupérer l'engin, mais pas le temps de se désoler, il doit s'extraire du courant, retrouver la piste, et continuer, coûte que coûte.

Il finit par réussir, reprenant son souffle sur une anse de gravier noir, il vérifie une fois de plus l'absence de son gibier, puis il énumère les dégâts : motomec perdu, canon du fuzco faussé, le pèhème semble intact mais que vont donner les cartouches ? Les munitions sont supposées étanches, mais il sait que la fabrication thémisanne est parfois entachée de défauts.

Un point positif : il est sur la rive gauche, et droit devant lui, bien nette sur la plage, la trace des quatre roues du motomec.

Il suit, avec obstination. La progression est facile malgré les rochers et les buissons de genévria. Toujours la rivière coule sur sa droite. Les flots lui paraissent inhabituellement bleus, il prend à peine le temps de s'en étonner.

Au détour d'un méandre, il se fige derrière un bosquet. Ranik est là, deux cents mètres plus bas, fuzco à l'épaule. Il tire un coup de feu vers l'aval, et loin là-bas, la silhouette fugitive d'un gros animal s'éloigne au triple galop.

Ranik s'est de suite retourné, guettant quelques instants d'un air inquiet.

Puis il se met à courir, le torrent à cet endroit est beaucoup plus large, beaucoup moins profond, et l'homme traverse, l'eau monte à peine jusqu'à sa taille. Il grimpe sur la rive droite en pente douce, se dirigeant vers la falaise. Du roc friable, comme l'avait décrit Mona, mais peut-être y a-t-il un passage praticable, ou pis encore, une commodité pour une embuscade ?

Aucune trace de motomec. Manu cherche à comprendre. Les yeux plissés, il examine avec soin la rive gauche. Les véhicules ne peuvent laisser de trace car le sol est fait de roches et de cailloux. « Je parierais que la trace ne va pas plus loin, et que l'engin est dissimulé, peut-être un trou dans le rocher ? »

Il revient à Ranik : à sa place, même sans trop réfléchir, il chercherait un point en hauteur, il s'installerait, et il guetterait, prêt à tirer.

Manu a donc deux choix : ne pas s'engager et rentrer à pied, ou traverser de suite avant que Ranik ne soit à poste.

Il estime la distance jusqu'à l'immense mur de roche. Il sait que Ranik a couru, marché dans l'eau, et n'est pas très sportif. Il aura besoin d'encore un peu de temps avant de trouver un poste convenable, de s'installer, de reprendre son souffle.

Il sait aussi, il en est certain, que Ranik ne l'a pas vu. Il n'hésite plus, il se lance.

Jamais parcours ne lui a paru aussi long. À chaque moment, il s'attend à recevoir une balle.

Alors il force sur sa jambe valide. Il a toujours sa canne, guère pratique sur un terrain pareil. L'embout se coince entre les rochers, il manque plusieurs fois de trébucher, il s'aide avec son bras libre, moitié nageant, moitié battant l'air à grands gestes afin d'équilibrer. Il souffle, il a l'impression de produire un boucan du diable, plus fort que la rivière, que le vent, que la vie qui ne tient plus qu'à ce pari audacieux, que peut-être il est en train de perdre.

Le bord de l'eau, enfin, à quatre pattes, vite s'abriter, vite reprendre sa respiration, examiner la situation.



Il glisse un œil : à quelques jets de pierres, Ranik, lui aussi en difficulté, grimpant sur un sentier étroit, une de ces pistes que les animaux tracent avec l'habitude.

Presque à la verticale, le chemin suit la très forte inclinaison de la pente, et l'on voit bien qu'il est presque impossible d'y tenir debout.

Le fuzco en bandoulière, l'effroi au ventre, Ranik s'accroche avec l'énergie du désespoir. Il ne sait plus comment s'y prendre, la chasse l'amuse, mais pas quand c'est lui la proie. La peur le submerge, il ne sait plus, il n'ose plus, il regrette amèrement cette expédition près du village. Depuis qu'il se cache ici, il est tranquille : il a des réserves d'eau, de nourriture, il avait tout prévu.

Et puis l'ennui qui est venu. C'était amusant au village de les voir se chamailler et se dresser les uns contre les autres. Mais il a pris le cube. Il a trouvé que c'était une bonne idée sur le moment, il s'est dit qu'il contrôlerait la situation.

Mais à la réflexion il a bien vu qu'il finirait par être mis en cause. Forcé de s'expliquer, de parler.

Et alors quoi ? Le quartier... comment déjà ? Pénitenciaire ? Les yeux méchants de Lindalue posés sur lui, guettant la faute... Très peu pour lui.

Alors adieu ! L'exil, le temps qui passe. Attendre que tout

s'arrange et réapparaître, mine de rien, après avoir réfléchi à la situation. À force, il trouverait bien quelque chose.

Il avait tout prévu, c'est vrai, sauf l'insistance des fauves, qu'il faut tenir à distance, constamment, et les jours défilant, son stock de munitions a dangereusement baissé.

Alors il est allé fouiner. Pas trop près, qu'on ne vienne pas lui chercher des ennuis.

Et puis le tremblement de terre est arrivé. Il n'a tout d'abord pas compris, puis il s'est dit bêtement que tout le monde serait paniqué, occupé à autre chose, et il a profité de l'occasion. Il a vu que le souterrain était vide, et il a pensé à son stock d'armement. Il s'est précipité, il s'est servi, et puis au moment de sortir, il a entendu le motomec derrière la porte, un dérapage efficace.

Une porte qui s'est ouverte aussitôt, sur une des dernières personnes au monde qu'il aurait souhaité voir à ce moment-là.

Il savait qu'il n'avait aucune chance, alors il a joué la comédie. Celle qui lui a réussi déjà si souvent, celle de l'homme insignifiant, de l'adolescent attardé.

En tremblant, il s'est mis à jouer l'idiot craintif, ce n'était pas si difficile.

Il a posé le joli fuzco en titane tout neuf, et la sacoche de munitions. Lindalue s'est approchée, elle l'a fouillé, le délestant de son pèhème.

Elle n'avait pas vu la courte masse de métal glissée dans sa manche et d'un coup violent, donné avec toute l'énergie du désespoir, il l'a frappée, le sang a giclé, elle s'est écroulée.

Il a ramassé tout son fourbi, il voulait achever sa victime, mais il a entendu, loin là-bas dans la coursive, le pas si caractéristique de Manu.

Il avait trop peur, une peur qui l'étouffait, qui le submergeait, il ne voulait plus envisager rien d'autre que partir de là.

Alors le plus vite possible, il a fui. Retrouver la sécurité de son repère. Revoir les falaises rassurantes, le lit du torrent planté de genévriers bleus et de filicopes.

Et rester tranquille, en attendant que passent les événements.

Mais hélas les ennuis ont continué, car Manu l'a suivi.

Ranik comptait sur la pluie et l'orage, pour effacer les traces à coup sûr, mais inexplicablement, le temps a changé. D'une façon qu'on avait jamais vue jusqu'alors, on n'a jamais connu une

journée sèche sur cette planète depuis que l'homme s'y est installé, et voilà ! Juste le jour où il a simplement besoin d'une bonne averse !

Il a réfléchi à une embuscade, mais tout est tombé à l'eau une fois de plus. À cause du satané feugre. Ce qu'il aimerait, c'est nettoyer le coin une fois pour toutes. Les pourchasser, les piéger, les empoisonner, qu'importe ! Purifier le coin de toute cette racaille nuisible.

Mais pour l'heure, il doit se débarrasser du guerrier qui le suit. Il va l'attendre là-haut, et il le tirera comme un lupoïde. Une gentille petite balle explosive, et qu'on en parle plus.

Un seul chemin possible, ce sentier étroit, dégagé, escarpé, qu'il a tant de mal à gravir, il halète, il s'écorche les mains, la courroie du fuzco lui scie l'épaule, ses genoux sont en sang, ses pieds glissent, et à chaque minute il manque de tomber.

Il est pourtant presque au sommet. Encore trois lacets, pas plus, et la pente va s'adoucir, il le sait.

Un bruit là-dessous, quelqu'un est là, qui a jeté un bâton sur les cailloux... Non, plutôt une canne.

C'est lui, c'est Manu. Essoufflé lui aussi, mais le sourire aux lèvres. Le bras levé, à son poing le pèhème. Ce n'est pas très haut finalement, pas très loin, une trentaine de mètres pas plus, et Ranik sait très bien qu'une seule rafale, et il est cuit.

Il va devoir redescendre.

Jamais, plutôt crever !

En équilibre instable, il se retourne, tente de s'asseoir, de récupérer son pèhème enfoui sous sa veste.

Comme il le trouve, et qu'il le saisit, le sourire de Manu disparaît, chacun sait que l'autre va tirer. Ranik comprend qu'il n'a aucune chance, et toujours cette peur qui lui tord les boyaux, il devrait lever les mains s'il veut vivre.

C'est ce qu'il va faire, il a changé d'idée, mais son mouvement a été trop brusque, ses deux pieds dérapent brutalement, il glisse, c'est la chute. Il heurte plusieurs fois le sol, tente de freiner, de se rattraper, raclant les mains sur la roche en morceaux, il rebondit, les jambes qui frottent, il accélère, les épaules qui tapent, c'est si douloureux, il n'aurait pas cru, il aurait tellement aimé passer du temps, tranquille, sur sa chaise au bord du torrent, il ne voulait rien de plus, mais sa tête cogne, le sang jaillit, il perd

connaissance, il va s'écraser aux pieds de celui qui le traquait.

Ranik est mort et Manu le regarde avec étonnement. Est-ce bien lui qui est la cause de tous leurs maux ?

Sa tête est vide, pendant presque une minute il reste ainsi, il n'est pas essoufflé, pas tellement fatigué, il trouve que c'est trop facile, et il hésite à se pencher, à fouiller, c'est impossible, le cube doit être ailleurs, caché, enfouis, perdu.

L'efficacité reprend le dessus, il s'agenouille, il vérifie l'absence de vie dans le corps brisé, qui est face contre le sol et qu'il doit retourner, ce qu'il fait d'une main douce et respectueuse. Celui qui gît mérite la paix, quel qu'il soit.

La première poche est la bonne, il en est surpris.

Il ne saurait dire si le cube est lourd, ou plutôt léger compte tenu du métal qui le compose. Une des faces luit tranquillement, les cinq autres sont froides et opaques.

Le canon du fuzco semble intact, mais une led rouge indique un mauvais fonctionnement. Le pèhème est tombé quelque part, hors de portée. Il va prendre les munitions, mais il se rend compte que le calibre ne convient pas. Tant pis, les automecs les récupéreront, il ne va pas se charger pour rien.

Il laisse le tout et il redescend. Trouver le motomec, maintenant, et rentrer, si possible avant la nuit.

Il va traverser, reprendre au départ de la piste, quand une plante bizarre lui attire l'œil. Minuscule, toute neuve, et le plus étonnant : verte. Elle se niche dans une anfractuosité remplie d'eau, et quand il se penche, il remarque des dizaines de petites bêtes très mobiles. Il essaie d'en saisir une, mais il n'y parvient pas et toutes vont se réfugier sous la plante.

« Bizarre ce truk. On verra plus tard... »

Il traverse, sans difficulté cette fois, on dirait que l'eau a baissé. Il retrouve un peu plus loin la trace des roues. Elle est dirigée vers l'aval, dans le sens de la fuite, c'est normal. Si Ranik était à pied à cet endroit, c'est que le motomec n'est pas loin.

Il décide d'explorer la paroi rive gauche, et au bout de dix minutes, il trouve la grotte. L'entrée est juste assez large, l'obscurité profonde. Une odeur d'urine et de viande décomposée lui monte aux narines.

Pas besoin de se cacher, il allume sa frontale. L'intérieur est plutôt vaste, le sol de gravier montre la trace des roues, et à dix

mètres à peine, l'engin bien rangé contre un rocher.

Il s'approche, presse un bouton, l'écran s'allume, de même que le phare. Le contrôle est parfait, l'autonomie est suffisante pour rentrer. Une journée très positive, se dit-il avec satisfaction.

Derrière lui, un mouvement. Tellement subtil, presque inaudible.

Il se retourne vivement. Deux yeux phosphorescents, la bête s'avance lentement. La lumière de la frontale devrait la tenir à distance, mais il doit bien admettre que ce n'est pas le cas. Une question de territoire, peut-être ?

Il n'a pas le choix, il lève son péhème et presse la détente.

Un claquement discret, un clignotement rouge très rapide et très léger, nulle détonation.

Avec un grondement, le feugre se jette sur lui.

FIN